

Libérer l'enfance

Marie Fradette

Numéro 174 (1), 2020

Jeunes publics

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/92976ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Fradette, M. (2020). Libérer l'enfance. *Jeu*, (174), 20–25.

LIBÉRER L'ENFANCE

Marie Fradette

Le monde dans lequel nous évoluons est, selon Suzanne Lebeau, cofondatrice du Théâtre le Carrousel, plus coincé que jamais : « Nous avançons dans une société qui ne vit plus que par TOC (trouble obsessionnel-compulsif), dont le principal intérêt est la sécurité. C'est le plus grand *business*. Comment réussir à survivre dans un monde aussi clôturé ? Nous sommes contrôlés pour tout et pour rien. » Le théâtre jeunesse s'inscrit dans cette société hypersurveillée qui veut protéger l'enfant pour le mettre à l'abri des hostilités, mais qui a toujours tendance à l'idéaliser.

GHETTOÏSATION : L'ENFANT TOUJOURS AU CŒUR DU PROBLÈME

La question de la réception est fondamentale et récurrente lorsqu'on parle de productions artistiques destinées à la jeunesse. En 2006, Suzanne Lebeau faisait état de la richesse du théâtre jeunes publics depuis son apparition

dans les années 1970, mais soulignait aussi cette impression de toujours devoir légitimer ce qu'elle faisait. En 2020, les choses ne semblent pas avoir beaucoup bougé : « Nous n'avons pas réussi à ouvrir la pratique, qui demeure secondaire et qui entretient ce que j'appelle les fameux clichés sur le théâtre pour enfants. On perpétue des images, un langage... L'idée que les enfants sont légers, qu'ils ne peuvent pas supporter de moments de silence, qu'ils ont peur de l'intensité reste omniprésente. » Mais c'est une illusion, poursuit l'auteure de *Trois petites sœurs*, qui souligne la passion et l'attention soutenue des enfants devant l'Ogrelet (dans sa pièce éponyme) et son couteau : « Ils et elles ont besoin de retrouver la puissance des émotions vécues. L'enfant n'est pas un être innocent et essentiellement heureux. Il est humain. Il vit avec intensité, souvent plus que les adultes, parce qu'il est moins formaté. Quand on écrit pour les jeunes, il faut faire table rase des préjugés et produire des œuvres, c'est-à-dire être traversé·e par elles. Et ça, ce n'est

En 2006, *Jeu* consacrait un dossier au théâtre pour les jeunes publics, à ses limites, à ses contraintes, à ses espoirs. L'audace, le choix des thèmes, la place de l'école dans le processus créatif, voilà quelques pistes alors explorées. Diversité et vivacité des formes et des contenus étaient soulignées, mais aussi l'omniprésence de l'adulte entre le théâtre et l'enfant. Quatorze ans plus tard, est-ce que les choses ont changé ?





Trois petites sœurs de Suzanne Lebeau, mis en scène par Gervais Gaudreault (Le Carrousel, 2016). Sur la photo : Émilie Dionne, Simon Rousseau, Émilie Lévesque, Agathe Lancôt et Catherine Leblond. © François-Xavier Gaudreault

pas encore compris. Chaque génération d’auteur·es, de parents et d’enfants revient avec les mêmes idées reçues. Le travail est toujours à refaire. On entretient une image idyllique de l’enfance. On perpétue les clichés...» Cette conception contribue souvent et encore aujourd’hui — malgré le fait que le théâtre jeunesse québécois a plus de 50 ans — à confiner les productions jeunesse dans un créneau marginal qui reste peu encouragé, vu, pris au sérieux par les gens de théâtre.

La codirectrice et cofondatrice du Théâtre Bouches Décousues, Jasmine Dubé, affirme par ailleurs que malgré les avancées, malgré la professionnalisation du théâtre et son rayonnement à l’étranger, malgré la présence de festivals comme Les Coups de Théâtre, la Rencontre Théâtre Ados, Petits bonheurs, pour ne nommer que ceux-là, les gens du théâtre pour adultes portent encore — un peu plus subtilement qu’avant peut-être — un regard un peu hautain sur les productions jeunesse : « On a beau dire que c’est important de s’adresser aux jeunes publics, mais qui

y va? Qui va voir? Qui en parle? Et en quels termes? Qui fait la première page des journaux culturels sinon ceux et celles qui s’adressent à un public adulte, et encore... Il y a beaucoup à faire, assurément. Moi qui ai choisi le théâtre jeunes publics, je ne compte plus le nombre de fois où on m’a demandé si je faisais “ça” en attendant. En attendant quoi? On n’ose pas aller voir un spectacle destiné aux jeunes sans être accompagné d’un enfant. Il y a toujours un manque de curiosité chez la plupart de nos pairs. On demande souvent : “Quel est le message que vous voulez faire passer?” Demande-t-on la même chose au théâtre pour adultes? L’éducatif n’est jamais loin quand il est question de l’art et des enfants. Et pourtant... nous avons tant à apprendre d’eux! »

Cette façon de percevoir le théâtre jeunesse tend ainsi à le ghettoïser, pour reprendre les mots de Suzanne Lebeau. Pourtant, le théâtre, qu’il soit offert aux petit·es ou aux grand·es, demeure avant tout un art vivant riche de tous les possibles. Que l’on pense à des productions aussi diversifiées que *Et si Roméo*

& *Juliette*, une adaptation de Shakespeare en théâtre acrobatique de DynamO Théâtre, à *Petit Pierre* du Carrousel, à *Jusqu’au sang ou presque* du Théâtre I.N.K., à *Richard, le polichineur d’écrivoire* des Productions Danalou — dans laquelle Sylvain Massé s’amuse avec de la viande fraîche — ou encore à *L’Histoire du grillon égaré dans un salon* du Théâtre des Confettis — spectacle sans paroles porté par une mise en scène qui exploite l’imaginaire et la fantaisie —, le théâtre jeunesse s’éclate, joue avec la forme, avec les thèmes, fait confiance aux jeunes et à leur intelligence. Malgré cette diversité et une rigueur soutenue, il demeure un objet à part.

Joël da Silva, fondateur du Théâtre Magasin, croit par ailleurs que l’œil de la critique sur le théâtre jeunesse et sur l’enfant participe aussi à sa marginalisation : « La critique, trop souvent à mon goût, appréhende l’œuvre théâtrale par la seule lorgnette de la réception de l’enfant-spectateur. Cette dimension de la représentation est essentielle, mais il faut aussi pouvoir parler de l’œuvre et de ses qualités intrinsèques, la mettre en



Jusqu'au sang ou presque d'Annie Ranger, mis en scène par Marilyn Perreault (Théâtre I.N.K., 2016). Sur la photo : Annie Ranger et Philippe Thibault-Denis. © Eugene Holtz

perspective. Il faudrait cesser de croire que l'enfant doit tout comprendre pour avoir une expérience esthétique forte ou simplement apprécier un spectacle. La complexité d'une œuvre est un facteur favorisant la possibilité de cette expérience esthétique. Le théâtre n'est pas là pour copier le réel, mais pour le réinventer. Pourquoi un enfant de 10 ans ne pourrait-il pas s'exprimer en alexandrins? Cela dit, chez les créateurs et les créatrices, la condescendance et le mépris sont moins courants, il me semble, ce qui ne veut pas dire qu'ils ont disparu. Beaucoup de jeunes se lancent dans la création jeunesse, attirés par ce territoire de création formidable.»

FAIRE CONSENSUS

Si la diversité thématique est palpable dans les créations, que tous les sujets semblent avoir été traités de mille et une façons, Suzanne Lebeau est d'avis qu'il reste encore beaucoup de chemin à faire dans la manière d'aborder le théâtre, d'oser des formes plus singulières et des approches plus sobres, moins tape à l'œil : « On n'a pas encore pris le

risque d'offrir des tragédies, de purs instants de crise. Au Carrousel, on a présenté des spectacles contenant de grands moments de silence et on se fait tout le temps dire que c'est excessivement dangereux. Comme si, à partir du moment où on s'adresse aux enfants, il fallait remplir le temps de manière bruyante, avec de l'action, de la musique, des personnages joyeux et colorés. Les adultes aiment reconnaître dans les pièces une certaine image de ce qu'ils ont envie de dire.» C'est pourquoi la volonté éducative est encore prégnante, car les adultes croient que les enfants sont là pour apprendre des choses : « On leur sert des leçons alors que moi, j'ai tout appris des enfants, ce sont eux qui m'ont montré le chemin¹ », poursuit Suzanne Lebeau.

Faire consensus, voilà le chemin qui serait à prendre pour être apprécié, entendu, vu. Mais qu'est-ce qui fait consensus en 2020? Les

1. À ce sujet, voir la réflexion de Suzanne Lebeau dans *Écrire pour les jeunes publics : une conquête de la liberté*, Montréal, Dramaturges Éditeurs, 2019, 248 pages, qui fait l'objet d'une recension dans ce numéro, p. 88.

contes restent encore, bien sûr, toujours prisés parce que, comme le mentionne Jasmine Dubé, « c'est rassurant » un conte, on connaît l'histoire. De l'autre côté, il y a des enjeux d'actualité qui, croit Joël da Silva, finiront par se démoder : « À une époque, parler de la mort dans un spectacle pour enfants, c'était un truc, disons, osé. Ce qui a donné plusieurs créations traitant du deuil, mais de la mort, que pouvait-on dire? » Ainsi, on choisit des thèmes qui parlent au plus grand nombre, tels que l'écologie, la différence, l'intimidation, l'immigration. Même principe lorsqu'on regarde du côté de la littérature jeunesse, dans laquelle abondent les thématiques branchées sur l'actualité. Bien sûr, certain-es marchent hors des sentiers battus, osent des formes moins spectaculaires, abordent avec audace des sujets difficiles — *Trois petites sœurs* en tête, dans laquelle la maladie et la mort d'une enfant sont portées sur scène — tout en prenant le risque de ne pas être diffusés. « Il y a des choses qu'on ne peut plus faire, explique Joël da Silva. Dans mon spectacle *Le Magasin des mystères* (2000), le pianiste, un squelette, allumait une cigarette sur un

andante de Mozart. C'était vraiment un beau moment, émouvant. Faire ça aujourd'hui ? Je crois que ça ne passerait plus. Est-ce que les choses évoluent ? Au fond, peut-être pas tant que ça. »

DANS L'ŒIL DES CENSEURS : CHOISIR LA LIBERTÉ

Contrairement au théâtre pour adultes, dans lequel on trouve deux forces, l'artiste et le public, il y a dans le théâtre pour enfants un troisième pion, un décideur, qui s'imisce dans la relation, « l'adulte qui a, lui aussi, un point de vue sur l'enfance, sur ce qui est bon ou mauvais, ce qui doit ou non être vu par les enfants », explique Jasmine Dubé. La dramaturge a d'ailleurs fréquemment connu la foudre des défenseurs de la bonne morale. Dans la pièce *Le Bain*, notamment, une spectatrice adulte a suggéré que le personnage de Madame Pin-Pon ne prenne pas de médicament contre ses brûlures d'estomac, sous prétexte que cette scène l'a choquée. La mutilation du personnage de Tatou dans *Les Mauvaises Herbes* a aussi suscité des réactions négatives. Dans un commentaire adressé à l'auteure, on soulignait l'aspect dérangeant de la scène tout en questionnant son utilité². « Quand on s'adresse aux jeunes, on a beaucoup d'interlocuteurs et d'interlocutrices : tout le monde a son mot à dire, renchérit Da Silva. Par exemple, cette mère venue avec ses deux filles pour voir *Panique dans le piano!* et qui, n'appréciant pas mon intrigue avec Beethoven, ne comprenait pas qu'on n'ait pas tout simplement raconté la vie du compositeur. Sans être censurées au sens strict, les formes théâtrales inusitées sont des cibles faciles, incomprises, moins vendables peut-être ? C'est toujours un-e adulte qui choisit, qui juge, qui achète », raconte l'auteur du *Temps des muffins*.

Malgré ces critiques, malgré cet œil pointilleux et frileux, beaucoup d'artistes choisissent avant tout l'acte de création : « Je veux créer

des œuvres, non aborder des thèmes, ajoute Joël da Silva. Assumer l'œuvre et le biscornu, l'étrange, l'incompréhensible qui vient avec. » Même principe pour Suzanne Lebeau, qui revendique son droit d'être libre, le droit à sa plume, à son souffle, à ses indignations, à ses colères, à sa perception du monde, tout en sachant très bien que le public n'est pas sur un pied d'égalité avec elle : « Chaque fois que je vais prendre la parole, je vais aussi être une adulte, et les adultes vont me demander d'avoir raison et de présenter un point de vue qui est une réponse satisfaisante à toutes les questions éthiques. Mais je n'ai pas envie de répondre à des questions éthiques de manière définitive, il n'y en a pas de réponse. Je ne suis qu'un être humain, je ne peux que donner un point de vue, et le théâtre, pour moi, c'en est un. Je le revendique depuis toujours. C'est pour ça que je ne cherche pas les sujets consensuels, mais à donner ma vision d'une réalité qui me bouleverse à un moment de ma vie. »

Alors, si l'adulte s'imisce toujours autant entre les créateurs et les enfants, si quelques façons de faire et certains thèmes restent sujets à malaise, est-ce que le théâtre jeunesse se renouvelle, s'émancipe, sort de ses ornières ? Le théâtre s'est ouvert à d'autres disciplines, notamment à la danse, au cirque, etc., créant un métissage des arts. Joël da Silva assure qu'il y a de plus en plus de propositions fortes qui se démarquent : « J'ai vu des spectacles formidables, comme *Les Grands-Mères mortes* de Karine Sauvé, *La Petite Odyssée* de Grégoire Callies et Laurent Contamin, un spectacle de marionnettes à gaine sur l'histoire des idées ! Et le travail de Joël Pommerat sur les contes (*Cendrillon*, *Pinocchio*). Mais sont-ce bien des spectacles jeunesse ? Non, c'est du théâtre présenté aux enfants, entre autres. » Et on revient au début. •

Marie Fradette enseigne la littérature jeunesse à l'Université Laval et à l'UQTR. Elle collabore à différents médias, notamment au journal *Le Devoir*, où elle couvre la littérature et le théâtre jeunesse depuis 2015.

2. Jasmine Dubé, « Les mauvais exemples... », dans *Traces – Théâtre Bouches Décousues, 25 ans*, Montréal, Dramaturges Éditeurs, 2010, p. 78.





L'Histoire du grillon égaré dans un salon de Claudie Gagnon (Théâtre des Confettis, 2014).
Sur la photo : Maryse Lapierre et Jonathan Gagnon. © Louise Leblanc